

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 29

Artikel: Au pays des combes
Autor: H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
l'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A la mémoire de Juste Olivier.

M. Warnery, professeur à l'Université de Lausanne, a fait lundi, au Congrès scolaire romand, une conférence admirable sur Juste Olivier, le poète délicat, le bon Vaudois qui a résumé son credo littéraire en ce mot si simple et si profond: « Vivons de notre vie. » Par une étude émouvante, qui a fait perler des larmes aux yeux de tous ses auditeurs, et par des citations aussi remarquablement dites qu'habilement choisies, M. Warnery a dit combien Juste Olivier a mérité d'avoir son monument dans le pays qu'il a tant aimé et si poétiquement chanté.

Sur notre demande, M. le professeur Warnery a bien voulu détacher, pour le *Conteur vaudois*, les passages suivants de sa conférence. Nos lecteurs se féliciteront avec nous de cette bonne aubaine.

« Il y a dans toute la poésie d'Olivier une bonhomie aimable et douce. C'est elle qui fait le charme de ce qu'on pourrait appeler les « chansons romandes ». Car il a créé la chanson romande. Notre ami Jaques pourrait à bon droit le revendiquer pour son ancêtre, et ce sont des qualités pareilles que nous admirons dans leurs fines et légères satires. On dira peut-être, des unes comme des autres, qu'elles ne sont pas bien méchantes, et ce sera la vérité. C'est une satire à nous, sans fiel, mais non sans malice et dont la malice n'exclut pas la bienveillance. Le trait n'y manque pas toujours, témoin le refrain :

Conservez-moi, je suis conservateur.

L'esprit n'est pas celui de France; c'est plutôt une sorte d'humour souriant et voltigeant. Point de recherche de l'effet; point de sous-entendus grivois, ni éclats de voix, ni grands mots. Aussi bien, de ces derniers, qu'aurions-nous à faire? Je ne dis pas que nous soyons plus vertueux que d'autres. Mais nous avons plus de défauts que de vices, et vices, défauts, vertus, tout est chez nous à mi-côte. Nous nous trouvons bien comme ça; nous n'avons pas envie de changer, craignant que le mieux ne soit l'ennemi du bien et surtout de nos aises. Et si d'aucuns nous reprochent notre apathie, on ne se refait pas, n'est-il pas vrai? Olivier, en trois mots, peint admirablement ce caractère :

Hélas, qu'y faire?... enfin, voilà.

Telle est notre façon de prendre la vie. Le poète lui-même en tient. S'il regrette la gaité passée et la simplicité du « bon vieux temps helvétique », ne croyez pas qu'il va s'indigner contre les horreurs du temps présent. Il se contente de soupirer :

Hélas, qu'y faire?... enfin voilà.

Il a trop de bon sens pour se fâcher, une vue trop juste des choses et de lui-même. Il voit bien que la raison de son humeur chagrine est en lui, plutôt que dans cela même dont il se plaint.

Qu'y faire, hélas, ô triste vie!
Où toute chose n'a qu'un temps,
Où l'on regrette, où l'on envie,
Où l'on n'a pas toujours vingt ans?
Hélas, qu'y faire? enfin, voilà!

Ce n'est plus le refrain du laisser-aller vaudois; c'est une résignation douce et philosophique aux lois de la vie. Mais ce qui s'y trahit, c'est toujours la même disposition bienveillante et amicale envers la vie et les êtres. Le poète, devenu vieux, ne songe pas à médire de la jeunesse. Il va s'asseoir aux fêtes de la mi-été; il regarde la danse et les façons des couples campagnards. Sa voix cassée se raffermirait, et il y va de sa chansonnette. Emue autant que malicieuse, elle nous peint le naïf manège de l'amour villageois.

Les filles, les garçons, à tourner se hasardent,
En tournant se regardant;
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Les yeux noirs, les yeux bleus et le petit sourire
Tout muet pour tout dire,
Ont commencé leurs jeux,
Les yeux noirs, les yeux bleus.

Cela est délicieux, tout simplement. »

HENRI WARNERY.

A propos des promotions du Collège cantonal.

Nos journaux ont donné, cette semaine, des détails complets sur la cérémonie des promotions du Collège, qui a eu lieu dernièrement, dans le temple de St-Laurent. Il serait donc superflu d'y revenir; mais, à cette occasion, on lira peut-être avec intérêt les curieux détails qui suivent, sur la manière dont on fêtait ces promotions sous le régime bernois :

Le soleil éclairait à peine de ses premiers rayons les beaux tilleuls de la cour du Collège, que l'on voyait les écoliers parés de leurs habits de fête. Les maîtres les recevaient; ils les disposaient dans l'ordre et les conduisaient silencieusement dans notre belle cathédrale, pour recevoir, de la bouche d'un vénérable pasteur, quelques conseils affectueux, qui respiraient la simplicité et la prudence de l'Evangile. C'était là, pour cette vive et joyeuse jeunesse, le sérieux de la fête.

Au sortir du temple, chacun retournait chez soi; on déjeunait, on rajustait un habit dérangé, et l'on se parait d'un énorme bouquet bien appliqué sur le cœur. Ainsi décoré, le jeune écolier revenait au Collège avec un empressement plus vif. L'heure de la fête allait sonner; les maîtres attendaient déjà; on formait de nouveau le cortège et l'on se rendait dans le chœur de la cathédrale.

Bientôt arrivaient le seigneur bailli, l'Académie et le noble Conseil de la ville. Un nombreux orchestre saluait leur entrée par une bruyante symphonie. Le public, c'est-à-dire les pères et les mères, se plaçait comme il pouvait. Le recteur montait dans la chaire de Viret et de Farel, et prononçait un discours de circonstance.

Dans les premiers temps, ces discours se faisaient en latin; depuis 1706, la langue française eut les honneurs de la cérémonie. Le recteur terminait sa harangue en adressant des compliments au bailli, au noble Conseil, aux étrangers illustres, aux instituteurs et aux élèves.

Au recteur succédait un plus jeune orateur. Un écolier récitait un discours en prose ou en vers. C'était une coutume ancienne qui remontait à 1640. Ces harangues juvéniles ont beaucoup varié: tantôt c'était un morceau d'un grand écrivain, tantôt un petit discours de circonstance composé par le premier régent du Collège.

L'orchestre avait aussi ses droits et des hymnes religieuses ou patriotiques se faisaient entendre. Enfin, on distribuait les prix. En 1742, L.L. EE. avaient ordonné aux baillis de les remettre de leurs mains; mais, dans les derniers temps, c'était le recteur, assisté du bachelier ou premier régent du Collège, qui faisait cette distribution.

Le bailli contemplant. Les petits écoliers, en allant recevoir leurs prix, saluaient profondément Monseigneur.

Les prix consistaient en livres, en très petit nombre, et en médailles d'argent. Celles-ci présentaient d'un côté l'inévitable figure de l'ours *Respublica Bernensis*. On voyait sur l'autre côté un heureux symbole: un jardinier qui ente un arbre, et l'inscription: *Cultura mitescit*. Enfin, l'orchestre faisait entendre une symphonie d'adieu.

Les écoliers n'étaient pas les seuls à recevoir les prix. Le bailli, les membres de l'Académie, le bachelier et le secrétaire recevaient chacun une médaille de la valeur de L. 4. Les régents du collège recevaient une médaille de L. 2. De plus, le receveur du château livrait aux membres de l'Académie une finance de dix batz (fr. 1,45) pour dîner. Cette modeste finance ne suffisait pas à payer le repas; il y avait grand gala.

L'Académie donnait un dîner; le bailli y assistait la première année de son séjour au bailliage; le Conseil de la ville était invité, il acceptait et rendait la politesse l'année suivante.

Les professeurs avaient donc un repas après la cérémonie; les écoliers retournaient dans leurs familles ou dans leurs pensions. Le lendemain, ils avaient un tirage d'arc assez maussade dans la cour du collège.

Telles ont été les promotions du collège pendant plus de deux siècles. On le voit, cette fête était peu joyeuse, la vie, la gaité de l'enfance ne l'animaient guère.

Au pays des combes.

Le train venait de quitter la bifurcation du Day. Je me trouvais seul dans mon compartiment, lorsqu'un paysan d'une cinquantaine d'années vint prendre place en face de moi. Expansif comme le sont quelquefois les campagnards, il engagea de suite la conversation :

— Vous allez en voyage, Mossieu?

— Oui. Oh! pas bien loin, seulement au Pont.

— Ah! c'est ça.

— Et vous vous rendez aussi de ces côtés?

— Je vais jusqu'à la Vallée pou les foins.

J'ai d'aboo eu l'idée d'aller à pied, mais j'ai trouvé des amis par là, on a bu un paire de verres, et alors vous savez, par ces chaleurs, ça vous coupe vite le sifflet.

— Oui, oui, bien sûr.

— Et pi, continua-t-il, après tout, les trains sont faits pour s'en servir, pas vrai?

— Naturellement; si les gens se contentaient de les regarder passer, les actionnaires pourraient joliment se serrer le ceinturon.

— Je vous crois, Mossieu.

Et comme je tirai de ma poche une cigarette :

— Vous fumez la cigarette, Mossieu ?

— Un peu, vous voyez. Peut-on vous en offrir une.

— Merci bien, merci, cigare, cigarette, tout ça c'est de la *bourtia* pour moi ; la pipe, tant que vous voudrez.

— Alors, tous mes regrets, je n'ai pas de pipe sur moi, sans cela...

— Oh ! soyez sans peine, j'ai ce qu'il me faut.

Et, en effet, il tira de sa blouse une énorme bouffarde, d'où sortit bientôt une fumée de locomotive.

— Aloo, reprit-il, après quelques bouffées, Mossieu va sans doute prendre l'air des montagnes, faire des velligiatures, comme vous dites à la ville ? Y a justement un hôtel tout battant neuf au Pont. Ma foi, je l'ai vu l'autre jour, c'est rude beau.

— C'est précisément à l'Hôtel du Lac de Joux que je vais, mais pas pour faire « des velligiatures », malheureusement. Je rentre déjà ce soir à Lausanne.

— Ah !... Voilà !...

Le train entra en gare du Pont.

Comme nos quotidiens de lundi l'ont annoncé, dimanche a eu lieu l'inauguration du grand hôtel construit à l'extrémité nord du lac de Joux, à quelques minutes à l'est du Pont.

Admirablement situé sur une petite éminence qui domine le lac, et d'où l'on jouit d'une vue très étendue, entouré de bois de hêtres et de sapins, de sentiers perdus sous les branches, qui invitent jeunes et vieux aux nonchalantes flâneries, à une altitude où l'air est déjà pur et salubre, le nouvel hôtel est sûrement destiné à devenir le rendez-vous de tous ceux qui préfèrent aux beautés sauvages et crues des Alpes les sites plus reposants et plus tranquilles du Jura. C'est précisément à leur intention que cet emplacement unique a été choisi. Au val de Joux, mieux que partout ailleurs, on trouvera tout ce qu'il faut pour se remettre du surmenage d'esprit qu'occasionne la vie fiévreuse des grandes villes.

Ajoutez à toutes ces attractions naturelles le confort « dernier cri » qu'offre l'hôtel : salles spacieuses, grande véranda vitrée au midi, salon de musique, de lecture, salle de billard, lumière et ascenseur électriques, bains et hydrothérapie, chauffage central, etc., etc., n'est-ce pas assez pour satisfaire les plus difficiles ?

On a gaiement inauguré dimanche ce nouvel hôtel. Banquet copieux et bien arrosé ; discours spirituels, productions variées et charmantes, au nombre desquelles celles de *La Jurassienne*, une de nos meilleures sociétés instrumentales. A cinq heures, tout le monde était encore à table.

Que de vœux, que de souhaits de prospérité au nouveau-né, en ces quelques heures ! S'ils se réalisent tous, — ce que le *Conteur* espère, — les intéressés les plus optimistes ne pourront demander mieux.

Le chemin de fer envahisseur, qui, depuis quelques années, a étendu ses bras dans toutes les directions et troublé de son sifflet strident tant de délicieuses solitudes, n'a pas épargné la Vallée. Mais au moins a-t-il réservé au voyageur une bien agréable surprise : C'est à la sortie du tunnel, avant d'arriver au Pont. Non seulement c'est la nuit et le jour, mais encore l'œil émerveillé aperçoit tout à coup, comme par enchantement, le ravissant lac des Brenets avec ses rives verdoyantes, le coquet village des Charbonnières et, plus loin, les gracieuses collines sur lesquelles s'appuie le Jura. Ce spectacle inattendu arrache un cri général d'admiration. Le train avance, l'horizon s'élar-

git, le lac de Joux apparaît à son tour. C'est le bouquet !

Bien des années ont passé depuis le moment où, bambins de dix ou douze ans, nous allions faire, sous l'œil sévère du maître d'école, l'ascension de la Dent de Vaulion. Il n'y avait alors au Pont ni chemin de fer, ni lustrerie, ni grand hôtel, ni *Caprice*. Que de changements déjà ! Profitez donc, admirateurs de la riche et belle nature, d'aller faire un séjour là bas, avant que le flot toujours montant de l'industrie alpestre vous ravisse encore ce coin de terre.

H.

Johanna Spyri.

Il y a quinze jours est morte à Zurich, à l'âge de 74 ans, M^{me} Johanna Spyri, l'auteur d'une série de charmants ouvrages pour la jeunesse. Bien que ses livres aient été traduits en français, l'auteur de *Heidi*, de *Grilli*, de *Sina*, est relativement peu connue dans la Suisse romande. Il est vrai qu'elle n'a jamais voulu agiter le gong de la réclame, vivant très retirée et solitaire, depuis qu'elle avait perdu son mari et son fils unique.

Ses nouvelles, écrites toutes pour les enfants, sont rapidement devenues populaires dans les pays de langue allemande. Elles se distinguent par un je ne sais quoi de viril qui fait trop souvent défaut aux œuvres de ce genre. Johanna Spyri est entrée à merveille dans la peau des petits bonshommes qu'elle s'est proposé d'instruire et de récréer. Elle savait que les enseignements pédagogiques, les règles de morale et les sermons les assomment et que cela seul les intéresse qui est vivant, qui joue, rit et pleure comme eux. Ce ne sont donc pas des contes à dormir debout qu'elle a écrits pour eux, mais de simples histoires de la vie de tous les jours, où la pédanterie et le ton douceâtre font place à un esprit enjoué et gai et à une remarquable compréhension de l'âme de l'enfant et de ses besoins.

Une des plus célèbres des vivantes et saines nouvelles de M^{me} Spyri est *Heidi*. Nous pensons que les lectrices du *Conteur* qui ne la connaissent pas encore nous saurons gré d'en reproduire ici quelques pages.

V. F.

CHEZ LE VIEUX DE L'ALPE.

Le vieux montagnard, qui vivait solitaire dans son chalet, au-dessus de Mayenfeld, avait fait une horrible grimace en voyant qu'il devrait héberger la petite orpheline. Puisque ses tantes ne voulaient plus d'elle et qu'il était son grand-père, il fallait donc qu'il lui servît de père et de mère à cette fillette de six ans ! Cette perspective le tracassait. Assis devant sa porte, il n'avait pas encore levé les yeux sur l'enfant.

Heidi vint se placer en face de lui, et, les mains derrière le dos, se mit à le considérer en silence. Le Vieux de l'Alpe la regarda enfin.

— Que veux-tu ? demanda-t-il à l'enfant toujours immobile.

— Je voudrais voir ce qu'il y a dans le chalet, dit Heidi.

— Eh bien, viens ! Et le grand-père se dirigea vers la porte.

— Prends le paquet de tes habits, dit-il avant d'entrer.

— Oh ! je n'ai plus besoin de mes beaux habits, répliqua Heidi.

Le vieillard se retourna et fixa son regard sur la fillette, dont les yeux noirs brillaient dans l'attente des choses qu'elle allait voir dans la cabane.

— Elle n'est pas dépourvue de sens, se dit-il ; puis il lui demanda encore : Pourquoi n'en as-tu plus besoin ?

— J'aime mieux aller comme les chèvres qui ont des jambes si légères.

— Je veux bien, mais apporte tout de même le paquet, nous le mettrons dans l'armoire.

Heidi obéit. Le Vieux de l'Alpe ouvrit la porte, et l'enfant pénétra après lui dans une chambre de moyenne grandeur qui occupait toute la largeur du chalet. Le mobilier n'était pas considérable : une

table et une chaise devant la fenêtre ; dans un coin, le lit du grand-père ; dans l'autre, la grande chaudière au-dessus du foyer ; contre le mur, du côté opposé, il y avait une grande porte que le grand-père ouvrit : c'était l'armoire. Heidi s'avança vivement et y jeta son paquet. Puis elle examina attentivement la chambre et dit :

— Où faudra-t-il que je couche, grand-père ?

— Où tu voudras, répondit-il.

Elle se remit à considérer tous les coins et recoins du chalet, cherchant une place pour y dormir. Dans l'angle, au-dessus du lit du grand-père, elle aperçut une échelle dressée contre le mur. Elle y grimpa bien vite et se trouva dans la fenière, où s'élevait un grand tas de foin parfumé. Par une petite lucarne ronde, on pouvait voir jusqu'au fond de la vallée.

— C'est ici que je coucherai ! s'écria-t-elle. Viens voir, grand-père, comme il y fait beau !

— Oui, oui, je sais bien comme il y fait.

— Maintenant, je vais faire mon lit, continua l'enfant qu'on entendait aller et venir. Mais il faut que tu montes pour me donner un drap, parce que dans un lit on met toujours un drap pour pouvoir s'étendre dessus.

— C'est bon ! cria d'en bas le grand-père. Puis il alla à l'armoire et tira de dessous ses chemises un grand morceau de toile grossière qui devait représenter un drap. Il le prit et monta l'échelle.

Le lit que Heidi s'était arrangé avait vraiment bonne façon : elle avait roulé une botte de foin en forme d'oreiller, et de manière qu'elle eût le visage tourné en face de la lucarne.

Allons, c'est bien ! dit le grand-père ; tu vas avoir un drap, mais attends un peu. Et il prit une bonne brassée de foin, dont il doubla l'épaisseur de la couche, afin qu'on ne pût pas sentir le plancher au travers.

— A présent, arrive avec le drap.

Heidi pouvait à peine le porter, tant il était lourd. Elle aida le grand-père à l'étendre sur le lit, rentrant adroitement les bords sous le foin pour lui donner bonne façon. Puis elle considéra son œuvre d'un air pensif.

— Nous avons oublié quelque chose, grand-père.

— Quoi donc ?

— Une couverture ; car tu sais, quand on va dans son lit, on se met entre le drap et la couverture.

— Ah ! tu crois ? Et si je n'en ai pas ?

— Oh ! bien, c'est égal, grand-père ; nous ferons une couverture avec du foin. Et elle s'approchait déjà du tas pour mettre son idée à exécution. Mais le grand-père la retint.

— Attends un moment, dit-il en descendant l'échelle et en allant à son propre lit. Puis il revint portant un gros sac de toile bien épaisse.

— Cela ne vaut-il pas mieux que du foin ? demanda-t-il.

Heidi tira le sac dans tous les sens pour le déplier, mais ses petites mains ne venaient pas à bout de cette lourde étoffe. Le grand-père vint à son aide. Quand la grosse toile fut étendue sur le lit, Heidi resta un moment en admiration devant cet arrangement, et dit :

— Cela fait une superbe couverture ! et tout le lit est très beau ! Je voudrais qu'il fût déjà nuit pour aller me coucher...

Soudain un coup de sifflet retentit. Le grand-père sortit aussitôt du chalet, suivi de Heidi. C'était Pierre le chevrier et son troupeau qui redescendaient de l'alpe en cabriolant et en se bousculant. En un clin d'œil, Heidi fut au milieu des chèvres. Elle les caressait les uns après les autres, tout en poussant des cris de joie. Arrivé près du chalet, le troupeau fit halte et deux jolies chèvres, une blanche et une brune, s'en détachèrent et vinrent lécher la main du vieillard, qui leur présentait un peu de sel.

— Sont-elles à nous toutes les deux, grand-père ? Couchent-elles à l'étable ? Resteront-elles toujours chez nous ?

C'est à peine si le grand-père avait le temps de répondre « oui, oui » à toutes ces questions.

Quand les chèvres eurent fini leur sel, le Vieux de l'Alpe dit à la petite :

— Va chercher ton écuëlle et apporte la miche.

Heidi obéit et revint bien vite. Le grand-père se mit à traire la chèvre blanche ; quand la tasse fut pleine, il la tendit à l'enfant, avec une tranche de pain.

— Voilà pour toi ; mange vite et monte te coucher. Moi, je vais rentrer les chèvres. Dors bien !